

**Extraits de lettres inédites de H.M. Stanley
publiées par Albert Maurice
Office de Publicité SA 1955**

P 72

.../...

Entraîner et discipliner un groupe de nègres inexpérimentés prend un certain temps, généralement une année, à peu près la période requise aussi pour les acclimater dans une partie de l'Afrique qui n'est pas leur pays natal. La punition ne peut revêtir que deux formes : le bâton et le fouet, ou les fers. Si elle est appliquée sévèrement, la première est répugnante; elle blesse, défigure et rend dégoûtante la personne même à laquelle vous souhaitez inculquer le respect de soi, que vous voulez investir d'une certaine dignité, et vis-à-vis de laquelle vous souhaitez entretenir un certain degré d'estime. Si quoi que ce soit vous dégoûte, vous ne pouvez pas l'aimer.

Si la punition corporelle est excessive, vous allongez d'autant la liste des malades et êtes ainsi frustré des services du coupable. La meilleure peine est celle des fers, car sans blesser, défigurer ni torturer le corps, ils infligent la honte et l'inconfort. La moindre liberté dont jouissent les amis fait regretter la sottise commise; celui qui est mis aux fers espère sans cesse qu'avant l'expiration de la sentence, le maître s'attendrira; néanmoins le pardon avant expiration d'une sentence ne peut être acheté que par la bonne conduite, la volonté de travailler en étant une condition essentielle.

Les noirs de la Côte occidentale m'ont causé de graves ennuis la première année; ils pénétrèrent par effraction dans les magasins durant la nuit, tuèrent tous nos poulets, entrèrent dans les villages indigènes et commirent d'importantes déprédations nocturnes; ils violèrent les femmes noires et s'attaquèrent même aux petits enfants; ils désertèrent d'abord par quatre, puis par six, puis par dizaines. Lorsqu'ils furent enfin capturés par les indigènes, ils nous furent amenés et nous dûmes, soit payer de lourdes amendes, soit nous battre, ou assister sur-le-champ à l'exécution du coupable, rançon de notre refus de payer l'amende.

Après le paiement de l'amende, comment pouvons-nous nous mettre à l'abri d'une récidive et d'une nouvelle amende, tout aussi lourde? Quelle est la méthode à la fois la meilleure et la plus humaine? Et rappelez-vous que l'expédition passe, repasse, bouge continuellement, et que nous ne disposons pas d'une prison comme vous en avez à Bruxelles et dans toute grande ville de Belgique. Nous ne pouvons même pas appliquer une peine d'emprisonnement d'un nombre de jours égal aux années durant lesquelles vous avez emprisonné un vieillard, qui est aussi un Sénateur — le Sénateur ***

J'en appelle au Colonel Strauch pour qu'il me donne une réponse. Je désire adopter la méthode la plus humaine, la moins nuisible physiquement; mais elle doit être préventive sans barbarie, constituer une assurance contre la répétition de crimes abominables et contre la désertion préalable au paiement des amendes sans pouvoir me priver des services du coupable.

Lettre n° 6 P 82.../...

Je sais que vous proposez des indigènes pour ce transport des indigènes de Manyanga. Il serait trop long de discuter cette très grave erreur dans laquelle vous êtes tombé, mais je vous prie, une fois pour toutes, de chasser de votre esprit toute idée d'une telle assistance. Vous semblez croire que les indigènes seraient qualifiés pour nous la donner. Non seulement c'est impossible, à cause de leur timidité, mais de toute façon, la personne même que vous suggérez pour les embaucher, le lieutenant Harou, est totalement incapable d'entamer ce travail d'embauche. Je me permets de faire remarquer, dans cette lettre comme dans toutes les autres, que vos officiers sont des gentlemen, et des soldats, avec sans aucun doute un ample bagage de connaissances et d'expérience professionnelles, mais que vous vous trompez grandement si vous croyez qu'ils pourront jamais l'utiliser pour négocier avec les indigènes. Ils n'ont pas reçu l'instruction pratique pour un tel travail, et je pense qu'ils ne seront jamais disposés à apprendre les manières et l'art de vaincre la timidité des indigènes. Donnez-leur des hommes entraînés, comme mes Zanzibarites, et placez-les dans une station, dites-leur de bâtir la station, de la diriger avec ordre et de façon convenable, de servir les rations d'étoffe ou de perles, de prendre soin des marchandises, de veiller à la bonne conduite et la santé des hommes se trouvant sous leur commandement, et vos officiers seront parfaitement capables aujourd'hui d'accomplir leur service aussi bien que n'importe qui — s'ils se limitent au susmentionné. Mais si vous exigez d'eux qu'ils cultivent des relations avec les indigènes à des fins de négoce, vous pourriez vous attendre à ce qu'ils fassent preuve de capacités et d'aptitudes totalement incompatibles avec leur éducation et leur précédente expérience. Des années ne suffiraient pas à le leur apprendre. Si vous leur enleviez les Zanzibarites, et les obligiez par pure nécessité à se consacrer à cette fréquentation amicale des indigènes, vous réussiriez, vite. C'est exactement comme si vous donniez à un Français des compagnons français et des compagnons anglais. Tant qu'il aura avec lui des gens parlant sa propre langue, il ne se souciera pas de parler anglais.

Par conséquent, avec les officiers militaires qui dirigent les stations du fleuve Congo, il est très facile de créer des stations d'un caractère semi militaire, admirablement tenues, et bien en ordre, mais il est impossible de créer ou de fonder des stations commerciales.

Ceci est en fait le secret que je me suis efforcé de garder, mais il est impossible de vous cacher la vérité plus longtemps. Car la teneur de vos récentes lettres, qui m'a tant inquiété, m'a prouvé qu'en dépit de l'ardeur, de l'enthousiasme et de l'assiduité que j'ai montrés au cours de mon travail en Afrique pour défendre vos intérêts, et en dépit de mon zèle acharné, tout mon labeur aura été vain lorsque je me retirerai de ce champ d'action. Vos lettres prouvent que vous et moi, nous travaillons dans le malentendu, vous avec cet enthousiasme nerveux qui vous caractérise, moi sans relâche et de bon coeur avec une sorte d'amour pour mon travail et un intérêt particulier, éveillé par diverses circonstances. Et pourtant, quelle pitié si tout ce bon argent et tout mon honnête labeur ne devaient servir à rien.

Si en stimulant ce mouvement en Afrique, sur le fleuve Congo, et en le soutenant à grand prix, votre seul but est de fonder des stations à caractère semi militaire, sortes d'objectifs vers lesquels se dirigerait à l'avenir un chemin de fer créé par une société différente de la première, laquelle en constituerait le premier jalon, alors je serai satisfait de savoir que mon travail n'a pas été vain et que votre bon argent n'a pas été gaspillé. Mais si vous vous attendez, avec le personnel dont vous avez doté les stations, à fonder des stations commerciales, vous serez amèrement déçu, et je saurai que je n'ai fait que du travail à gages, en pure perte.

Vous auriez dû savoir cela vous-même. Demandez-vous, mon cher Colonel, comment, venant tout droit de Belgique, avec vingt à vingt-cinq ans d'expérience et de routine militaires, vous pourriez rivaliser commercialement avec les dons extraordinaires pour le négoce que possèdent les indigènes — tous les indigènes, de Banana jusqu'au fleuve Ikelemba. Vous n'êtes pas du tout familiarisé avec leur langage, leurs coutumes et leurs dons naturels. Si dès lors, vous échouez, comment espérer que de jeunes lieutenants puissent réussir, dans leurs nouvelles fonctions qui consistent à traiter et marchander avec les madrés indigènes du Congo, eux dont la seule ambition jusqu'à présent était de se distinguer pour recevoir les grâces de la vie civilisée, et pour acquérir la connaissance de la routine militaire.

LETTRE N° 7

2nd Station, 6-8-1881.

Au Lieutenant Braconnier

MONSIEUR,

Je remarque avec regret que les conceptions que nous avons, vous et moi, à l'égard du *Service*, sont largement divergentes. Aussi, est-il nécessaire que nous nous séparions. Pourtant, il serait dommage que je permette à cette séparation d'avoir lieu sans consigner mes impressions à l'occasion de cette lettre officielle.

Je commencerai par vous rappeler quelques courts paragraphes de la lettre d'instructions dont vous avez accusé réception auprès du Secrétaire général du Comité du Haut-Congo.

1° « Le Comité du Haut-Congo vous a engagé dans ses services comme membre de l'expédition placée sous le commandement de M. Stanley, etc... »

2° « Il est à peine besoin de vous rappeler que vous avez pris l'engagement formel, durant le temps que durerait votre mission, de reconnaître l'autorité de M. Stanley, d'exécuter ses ordres dans tous les sens du mot et aussi pleinement qu'il est en votre pouvoir de le faire, et sans observations ou commentaires de votre part; en fait d'être pour lui, de toutes les manières possibles, un assistant actif, dévoué et intelligent. »

3° « Nous espérons que, fidèle à vos engagements, vous mènerez ceux-ci à bien, de manière à satisfaire le chef sous les ordres duquel vous servez. »

Si les instructions stipulées dans les trois paragraphes ci-dessus étaient exécutées fidèlement, ou même s'il était fait montre d'une bonne volonté suffisante, je n'aurais pas besoin de vous écrire cette lettre.

Monsieur, je déplore de devoir vous déclarer que vous n'avez pas réussi à faire la preuve, non seulement de votre activité, de votre dévouement et de votre intelligence dans l'intérêt de l'expédition, mais encore de la moindre bonne volonté envers celle-ci et de votre capacité à réaliser les desseins que vous vous étiez engagé à servir sur votre honneur d'officier et de gentleman, à votre arrivée en Afrique.

Il serait trop long d'énumérer les nombreuses circonstances où vous avez manqué de faire preuve des qualités que vous disiez posséder à Bruxelles, mais je me vois contraint de vous en relater quelques-unes.

Bien que vous compreniez suffisamment l'anglais pour vous joindre à une conversation animée quand cela vous convient, il est singulier que chaque fois que des instructions vous sont données à l'effet de surveiller certains travaux exécutés par les hommes, j'ai l'impression que vous affichez, délibérément et tranquillement, pour l'une ou l'autre raison personnelle, une parfaite ignorance de la langue anglaise.

Lorsque je vous avais prié, durant ma dernière maladie grave, de prendre soin de nos hommes occupés à la construction de la route, il m'a été rapporté par les chefs de couleur que tout ce que vous faisiez était de rester assis sous un arbre; un jour, le boy qui vous apportait votre petit déjeuner vous trouva en train de dormir dans la forêt, tout seul, à 4 milles de votre travail et de vos gens.

Et si je me plains, vous ripostez, me déclarant que je n'aime pas les officiers belges, et vous, tâchez d'impliquer les lieutenants Harou et Valcke, ce dernier s'étant acquitté- de son propre service à Vivi, à environ 130 milles d'ici. Vous essayez tout simplement de semer la discorde entre moi-même et ces deux gentlemen pour couvrir vos propres fautes. A preuve que l'accusation des chefs de couleur devait avoir une base de vérité, je découvre, en mesurant votre route, que la portion que vous avez faite est inférieure d'environ 2.100 pieds par jour à ce que vous auriez pu faire, si vous aviez prêté attention à vos gens ou si vous les aviez dirigés intelligemment.

Dernièrement aussi, vous vous êtes arrogé le droit de commander l'endroit et l'horaire à propos desquels je désire justement vous parler d'inattention et de votre manque d'intérêt, de zèle, et de compréhension des buts pour lesquels nous, blancs et noirs, nous travaillons.

Un grand défaut en vous, ou disons plutôt, un grand obstacle à la compatibilité de nos conceptions, c'est votre excessive propension à prendre la mouche inutilement. Tous les hommes sont susceptibles, blancs comme noirs, et c'est pourquoi lorsqu'ils sont réprimandés ou punis, ils montrent, de différente manière, qu'ils en éprouvent du ressentiment et en sont froissés. Mais une simple remarque, même plaisante, touche en vous des points sensibles; un reproche vous blesse tellement que votre ressentiment devient permanent, sans jamais s'atténuer. Pour cette raison votre zèle diminue, votre activité se mue en résistance passive et vous permettez à votre intelligence de s'endormir.

Un caractère aussi malheureux ne tarde pas à s'attirer de nouveaux reproches, qui ne servent qu'à augmenter le ressentiment.

Vous avez manqué au savoir-vivre et au respect de soi qu'un gentleman devrait posséder, en créant l'autre jour un incident au beau milieu de la station.

S'il arrive qu'un homme de couleur vous offense, vous êtes porté à vous rappeler l'offense trop longtemps pour le bien-être et la bonne humeur des hommes. Je ne vous accuse pas d'être cruel envers eux, mais de leur garder une rancune vivace.

Je pourrais continuer en énumérant les défauts et insuffisances dus au manque d'instruction pratique, des exemples d'incapacité naturelle, d'obstruction par force d'inertie, d'inaptitude à oublier et à pardonner et de tendance à vous appesantir trop sur votre propre importance et trop peu sur la promesse que vous avez faite au Secrétaire général. Les cas cités ci-dessus suffisent car, si je devais poursuivre, je ne ferais, je le crains, que vous encourager à les nier et à créer des ennuis sans fin pour nous deux.

J'ai assez de responsabilités, compte tenu du climat et de la nature des hommes avec lesquels je travaille. Les Européens doivent soi-disant me libérer de quelques-unes d'entre elles; c'est pourquoi leurs services ont été acceptés.

Cependant, si un Européen, de sa propre volonté, augmente au contraire le nombre de ces responsabilités et devient une charge intolérable en vivant continuellement dans une atmosphère de ressentiment et en fléchissant sous le poids d'une susceptibilité qui n'est intelligible à personne si ce n'est à lui-même, il est évident que les intérêts de l'expédition doivent en souffrir.

.../...

Lettre N° 15 P. 102.../...

Jusqu'à cette expédition, je croyais être un maître sévère, car je croyais avoir droit aux services entiers d'un homme, à sa meilleure volonté et à l'accomplissement fidèle des tâches pour lesquelles il s'était engagé. Mais je commence à croire que je ne suis pas aussi sévère que d'autres, bien que je m'arrange certainement pour tirer d'un homme tout ce qu'il est capable de faire, sans toutefois porter préjudice à sa constitution.

Mon cher Colonel, quand serez-vous persuadé que cette expédition est la plus dure qui soit jamais arrivée en Afrique? Quand croirez-vous vraiment que vous avez des serviteurs dévoués? Quand croirez-vous qu'il est impossible de faire plus, avec un tel nombre d'hommes? Croyez-en ma parole sincère et honnête : avec notre effectif, nous ne pouvons aller plus vite.

Vous m'avez grandement réjoui en disant que vous me viendriez en aide. Mais veuillez tenir compte que le moyen de permettre à la balle de continuer à rouler est de m'approvisionner en moyens d'acheter de l'ivoire. La liste de marchandises, je vous l'ai donnée. Jusqu'à nouvel ordre, elles devraient être envoyées dans les mêmes proportions que celles que je vous ai indiquées dans ma dernière lettre. Sauf les soies et le velours. Ces marchandises fines ne doivent être envoyées qu'en petites quantités, car elles ne sont destinées qu'à maintenir les chefs indigènes dans de bonnes dispositions. Mais les marchandises principales qui doivent servir aux achats d'ivoire au Stanley-Pool, sont les suivantes :

Baguettes de cuivre,
Vaisselle, comme déjà détaillée, Poudre et fusils et
couteaux, Toile grise,
Imprimés,
Serge rouge,
Verrerie, comme déjà décrite, Perles.

Tous les quatre mois, une certaine quantité de ces marchandises devrait être envoyée à Vivi, en que le négoce puisse se poursuivre sans interruption. Des Zanzibarites devraient aussi être envoyés, comme décrit dans ma lettre de juin, pour remplacer ceux dont le terme vient à expiration et qui, naturellement, désirent retourner chez eux.

.../...

Lettre N° 23 P. 114.../...

Depuis cette visite, nous avons vraiment très bien avancé. Nos porteurs indigènes se ressemblent chaque matin; leur nombre varie entre 30 et 55. Depuis que j'ai quitté la mer, je n'ai pas rencontré d'hommes de telle bonne volonté. A condition que d'autres blancs ne viennent pas les gêner, je pense que je pourrai entraîner ces hommes à être des plus utiles, tant à nous qu'à eux-mêmes. Actuellement, tout promet d'aller très convenablement. Des enfants en bas âge nous suivent dans la forêt et jouent devant la porte de ma tente jusqu'à la tombée du jour. Des femmes vont et viennent constamment, bavardent, admirent de tout leur coeur. Le chef Makoko a dormi dans mon camp la nuit passée, accompagné seulement de sa fillette de sept ans et d'un ami; c'est là le premier exemple que je rencontre d'une telle confiance, depuis le début de mon expérience africaine.

Additionnez toutes ces preuves et vous pourrez comprendre à quel point existent l'harmonie, la concorde et la bonne camaraderie entre les chefs de cette région et moi-même.

Si ce n'était le long et inexplicable retard de Valcke à apporter les choses essentielles pour sceller ce lien d'amitié avec tous, y compris Ngaliema, je serais vraiment un homme heureux.

J'ai l'honneur d'être très sincèrement vôtre,
.../

Lettre N° 29 30/11/1881 pp117/8

.../... Toutefois, vous pouvez m'envoyer quatre hommes débrouillards, en lesquels vous auriez quelque confiance. Ce doivent être des hommes qui ont le sens des responsabilités, compétents, et par-dessus tout *honorables*, car étant très éloignés de la côte, ils devront occuper des postes à grande responsabilité où ils ne dépendront que d'eux-mêmes. Soyez avisé, et sage dans votre choix, mon cher Colonel, car d'eux dépendront beaucoup de choses.

Il y a encore une chose à laquelle j'espère vous faire réfléchir. Jusqu'à présent, nous avons avancé à grands frais — travail excessif, fatigue de l'esprit et du corps — mais nous avons réussi : pas un coup de fusil n'a été tiré dans cette expédition pour blesser âme qui vive, ni à dessein, ni par accident. C'est là un grand triomphe.

Dès lors, ne serait-il pas navrant de voir tomber en ruines cet édifice que nous avons construit à un tel prix et avec tant de patience?

Pourtant, je crains que cela n'arrive si vous ne l'empêchez pas.

J'apprends par Sparhawk que les agents hollandais ont lu notre contrat avec les chefs de Vivi et en ont pris copie; un agent a effectivement commencé à construire à environ 1 mille de notre station, mais pas sur le terrain loué pour nous. Un Portugais projette de construire en plein sur le terrain à Vivi. J'ai appris que les Missionnaires ont aussi l'intention de tenter quelque chose dans cette voie.

Tous ces efforts pour nous concurrencer finiront pas aboutir si vous ne suivez pas mon conseil et si vous ne commencez pas à négocier avec les indigènes à Vivi, pour votre compte. Faites du négoce en petit, de façon non seulement à ne pas risquer de gaspiller du bon argent, mais aussi à défendre aux intrus l'accès du domaine que vous avez loué pour maintenir les indigènes de bonne humeur.

J'ai fait rapport sur tout ceci dans une longue lettre au major Van Bogaert, pour qu'il vous le transmette.

Stanley-Pool aura toujours, et à n'importe quel moment, la demande de ce que Sparhawk ne peut utiliser. Les marchandises peuvent être échangées contre de l'ivoire, et l'ivoire, c'est de l'or. Même maintenant, je pourrais acheter 50 défenses d'ivoire par jour au Stanley Pool — si seulement j'avais les marchandises et les hommes pour les transporter. Pourquoi montrer tant de parcimonie? Ngaliema est mon ami si j'achète son ivoire; je peux chasser de Brazza du pays si j'ai les marchandises.

Mais retenez bien ce que je vous dis, cher Colonel, vous avez percé une route vers Vivi : les trafiquants vous en chasseront si vous persévérez dans la voie que vous suivez actuellement. Vous avez percé une route vers le Stanley-Pool : les trafiquants en profiteront, si nous manquons de marchandises et d'hommes. Le commerce de l'ivoire est de première importance, gardez-le en vos propres mains autant que faire se peut. Envoyez des hommes doués pour le commerce, et qui sachent traiter avec ces madrés trafiquants noirs.

Après avoir montré le moyen de bénéficier de l'oeuvre gigantesque si près d'être achevée, je considère ma tâche comme terminée. Ne blâmez pas le serviteur qui alarme son maître au moment du danger. Un avertissement est toujours utile, précisément parce qu'il est à l'avantage de celui qui l'écoute.

Avant une semaine, j'espère que *l'En-Avant* sera mis à flot et dans son élément.

Toujours à vos ordres, je reste

Votre tout dévoué,

H. M. STANLEY.

LETTRE N° 36 pp121/124

Stanley-Pool Station, 29-12-1881.

Au colonel Strauch

MON CHER COLONEL,

Tout est bien qui finit bien. Nos difficultés dues à mon frère sauvage Ngaliema sont maintenant arrivées à leur terme et ses mousquets ont bruyamment manifesté sa satisfaction au cours des deux derniers jours.

Dans ma dernière lettre, je vous disais que je venais d'atteindre le Fleuve et que Ngaliema m'avait adressé un message amical. Deux heures après le départ de ses messagers, il arrivait lui-même avec un grand nombre de fusils. Comme nous avions eu des exemples quelque peu variés de ses intentions, je refusai d'admettre ses mousquetaires à l'intérieur des palissades du camp. Ngaliema lui-même m'y aida, bien que ses hommes fussent très en colère. Il apportait 3 chèvres et 53 miches de pain indigène. Je les reçus avec reconnaissance. Il apportait aussi une défense d'ivoire de 50 livres; un cadeau pour moi. J'exprimai la gratitude voulue. Puis, il me demanda de voir quelques jolies choses. Nous lui montrâmes nos soies, velours, etc. puis quelques jaquettes. Il m'avait vu porter un costume de velours noir (mon meilleur costume) à l'occasion de la grande réunion des chefs. Il essaya la veste et en tomba instantanément et passionnément amoureux. Il avait vu une cape de marine qui m'avait coûté 8 guinées, dont sur-le-champ il était tombé tout aussi follement amoureux. Une sonnette déchaîna son enthousiasme, et une chose après l'autre, si bien que le coût des différents articles qu'il n'aimait que trop se montait à plus de 100 livres. C'était une forte somme pour un homme qui n'avait ni pays, ni privilèges ou concessions à partager avec quiconque, et je ne me sentais pas disposé à lui en faire cadeau; mais je lui dis d'attendre un jour ou deux. Il bondit d'impatience, se mit en colère, et proclama que la fraternité n'existait plus et autres amabilités du même genre. Je m'attendais évidemment à tout cela, car je commence à le connaître. Je lui répondis : « Qu'il en soit comme tu le voudras. Reprends ton ivoire. Mes hommes n'iront pas dans ton village, tes hommes ne devront pas venir dans le mien. »

Il s'en alla, mais revint le jour suivant pour me demander pourquoi j'étais venu. Je lui répondis : — « Pour l'ivoire, le négoce, et l'amitié ». — « Bien », dit-il, « si tu viens pour l'ivoire, nous sommes des frères et il m'embrassa chaleureusement. « Maintenant, donne-moi ces choses que tu m'as montrées chez Makoko. »

— «Ngaliema », dis-je, « ces choses sont pour l'ivoire. Si tu as de l'ivoire à vendre, apporte-le et je t'en donnerai un bon prix. Le commerce ne connaît pas la fraternité. Si tu donnes de la nourriture à ton frère, ton frère te donnera en retour, un joli cadeau. »

Il n'en entendit pas plus : il cria que la fraternité était finie et qu'il me renverrait toutes les choses que je lui avais données.

Le jour suivant, il revenait accompagné de force fusils. Lui ayant dit expressément que je ne tolérais pas de fusils dans mon village, j'allai à sa rencontre avec environ 40 hommes, également armés et prêts à toute éventualité. Ngaliema était trop heureux de prendre ceci comme un acte d'hostilité; il se jeta sur le sol et cria : « Tue-moi, tue ton frère. Tu es un mauvais frère... »

— « Non, Ngaliema dis-je, personne ne te fera de mal, mais je t'ai dit de ne pas apporter de fusils, et tu en as 30 avec toi, et une bonne centaine cachés dans l'herbe. Qu'est-ce que cela signifie? Nous voulons te montrer que nous ne sommes pas des endormis. »

De nombreuses paroles furent alors échangées dans le calme, et il fut établi en toute cordialité qu'aucun homme n'apporterait encore de fusil dans notre village. Nous nous embrassâmes, fîmes le serment que la fraternité restait inaltérable et bienveillante la vie durant, etc...

Cependant, Ngaliema n'était pas éloigné de 200 yards qu'il recouvrait son courage : il se retrouvait au milieu de ses vaillants mousquetaires. Il leur donna sa propre version de l'incident; ils proclamèrent aussitôt la guerre : il hésita; ils réitérèrent qu'il devait les envoyer immédiatement contre nous; enfin il céda et dit : « Très bien, allez donc les massacrer tous ».

Mais son fils Enjeli, un garçon de 14 ans, les arrêta. Accusant son père de violer son serment, il demanda : « Pourquoi irait-il combattre un homme dont il a bu le sang, et auquel je ne vois rien à reprocher? Tout ce que cet homme veut, c'est que vous n'apportiez pas vos fusils quand vous lui rendez visite. » Le garçon l'emporta et le pauvre Ngaliema s'en retourna dans son village.

Pendant les deux semaines qui suivirent, nous entendîmes parler de grandes réunions. Ngaliema se rendait compte que ses alliés l'abandonnaient chaque jour un peu plus. Les indigènes devinrent distants et cessèrent d'aller à son marché, si bien que Ntamo, un village non producteur, se trouva à la veille de la famine.

Soudain, un de nos hommes manqua, et trois jours après, un autre, et nos soupçons pesèrent fortement sur Ngaliema. Le lendemain de la deuxième disparition, je m'apprêtais à lui envoyer un homme, pour lui demander s'il souhaitait que nous aussi, nous fissions des représailles, ou s'il nous renverrait nos hommes tout tranquillement, lorsqu'un message nous annonça l'arrivée de Konko, un grand chef vivant près de notre ferry ; il avait, paraît-il, avec lui la canne de Makoko en signe d'amitié.

Lorsque Konko se fut assis, il dit qu'il venait de la part de Ngaliema avec des paroles de paix. Il détenait deux de mes hommes, que Ngaliema avait attrapés à voler du manioc, mais il souhaitait les renvoyer et vivre en paix avec son frère.

Comme c'était là exactement ce que nous voulions, nous marquâmes notre accord sur le tout de la manière la plus aimable. J'insistai seulement pour que, en signe de paix, Ngaliema amenât lui-même les deux hommes avant toute autre chose.

Konko partit et une heure ou deux plus tard, Ngaliema arrivait avec mes deux hommes et une petite escorte sans armes, il répéta lui-même son désir de vivre en paix avec son frère.

Je lui donnai alors une splendide jaquette de velours, avec une dentelle d'argent que nous avions confectionnée nous-mêmes, une chemise de soie et ma cape de marine : valeur totale 18 *L*.

Le jour suivant, il revenait avec des chefs voisins qui l'accusaient de nous vendre le pays. L'histoire des relations que nous entretenions fut répétée, après quoi tous les chefs marquèrent leur satisfaction, mais il restait encore une chose à faire pour qu'elle fût complète. Nous primes immédiatement un morceau de craie et dessinâmes une large ligne blanche sur le bras de Ngaliema, du poignet à l'épaule, et à l'instant 200 hommes clamèrent bruyamment leur joie. Ce fut assez. Un peu plus tard, nous entendîmes les mousquets de Ntamo annoncer que le pays n'avait pas été vendu à l'homme blanc; et tout le long de notre ligne d'avance, du ferry

jusqu'au Stanley-pool, les mousquets le répétèrent. Néanmoins, l'homme blanc était autorisé à construire autant qu'il le voudrait, et il était le frère de tous les chefs. Ngaliema maintint le feu pendant deux jours et dépensa 70 livres de poudre. Ngamberengi, 3 petits barils, soit 30 livres, Makoko 50 livres.

Le résultat de toute cette patiente attente de notre part est que Ngaliema a appris à restreindre ses propensions à la mendicité et à ne pas apporter avec lui de fusils dans notre village; il a aussi appris qu'il n'était pas aussi fort qu'il le croyait. Notre village est maintenant visité journellement par des vingtaines d'hommes non armés, tranquilles et amènes. Nous sommes dans les meilleurs termes avec le monde indigène.

Ci-joint, veuillez trouver copie d'une lettre apportée par le sergent Malamine de la part de M. de Brazza. Je ne comprends rien à cette lettre et si le but de M. de Brazza était de me rendre perplexe, il y a certainement réussi. Il m'offre tout ce dont je n'ai pas besoin et, le plus singulier de tout, il me dit que pour aller chercher ces choses, je dois franchir une distance plus importante que celle qui nous sépare de notre Station centrale de Manyanga.

Entre-temps, l'En-Avant a fait un voyage d'essai le 2 décembre sur le Stanley-Pool et nous avons aménagé la Station. Vu qu'il est risqué de laisser Braconnier accomplir cette tâche avec seulement quelques hommes, il est indispensable que je reste ici, que j'achève de construire notre station et laisse le chef et sa suite dans une situation sûre pour sa vie et ses propriétés. Construire cette station est aussi important que construire Vivi. Elle doit être solide, bien assise et défendue contre l'incendie et toute violence de la part des indigènes.

H. M. STANLEY.

Lettre N°53 Stanley pool 25/3/1882 p136

.../... Notre influence augmente dans le pays. Il n'y a eu aucune guerre depuis notre arrivée grâce à mes efforts. Les profondes inimitiés ont fait place à la paix. Le Roi de Nshassa donne des poignées de mains à Ngaliema. Bankwa s'est fait des amis... Si Ngaliema menace l'un ou l'autre, le chef menacé en appelle à moi et il suffit que j'envoie un de mes hommes à Ngaliema pour lui faire entendre raison. Nos hommes se sont rendus à Nshassa il y a une semaine et la population, même auprès de laquelle réside Malamine et qui avait chassé les missionnaires, nous a rendu visite sans armes. Braconnier a été envoyé en visite diplomatique à Nshassa et s'est très bien acquitté de sa mission. Dans un jour ou deux je m'en vais.

Le fils du roi de Nshassa est venu ici hier pour annoncer, de la part de son père, que le terrain est à nous, que nous pouvons y faire ce que nous voulons, construire là où nous voulons, etc... Nous l'avons convenablement récompensé et les avons tous renvoyés contents, lui et son escorte.

Lettre N° 66 p153

Stanley Pool 9/4/1882

A Monsieur O.Lindner

Cher Monsieur,

Je tiens du lieutenant Janssen, qui vient d'arriver, une histoire bien amusante :

Stanley. — « J'apprends qu'ils ont de la bière et du vin en abondance à Manyanga, à présent. »

Janssen. — « Oh! oui, M. Harou a reçu de la bière de Vivi et il l'a distribuée en parts égales entre Francisco, Anderson et lui-même. Il les a fait appeler et il a dit : cette bière est pour vous, Francisco, celle-ci est pour vous, Anderson, et ceci est pour moi...»

L'histoire est tellement étonnante que je me suis décidé à vous l'écrire *verbatim*; car ou bien M. Harou est devenu extraordinairement généreux, ou bien vous avez commis la grande erreur de ne pas avoir informé M. Harou que la bière doit être facturée à quiconque la boit.

Si vous voulez bien feuilleter notre livre de comptes, vous trouverez que M. Stanley, M. Sparhawk, etc., ont tous dû payer ce qu'ils avaient pris dans la cave sous forme de vin, liqueurs, etc., et j'espère vivement que vous comprenez qu'aucune personne attachée à l'expédition n'a le droit de prendre une bouteille de vin, de bière ou de liqueur sans devoir la payer.

J'espère aussi que les caisses que vous m'avez récemment envoyées, et qui sont marquées « privé » me seront religieusement portées en compte, selon la quantité ayant quitté Vivi, et j'espère aussi vivement, cher Monsieur, que toute bouteille consommée à Vivi sera facturée au consommateur à moins que le consommateur soit un invité et que le chef soit assez hospitalier pour la lui offrir.

Je vous assure bien que je n'aurais jamais songé à écrire à ce propos, mais cette petite histoire de Janssen me fait supposer que vous n'avez peut-être pas tout à fait compris que nous sommes redevables au Colonel Strauch de l'envoi de ces articles; il a bien voulu nous les expédier alors qu'ils tombaient entièrement en dehors de ses attributions, et il l'a fait uniquement parce que, je lui avais demandé comme une grande faveur d'en envoyer *aux frais des consommateurs*.

.../...

LETTRE N° 70 pp156/157 Stanley Pool Station, Congo River. 8-4-1882.

Au Lieutenant Braconnier

Monsieur,

Vous m'êtes désigné par le Colonel Strauch comme qualifié pour occuper le poste de chef de cette station. Me conformant à la recommandation du Colonel, je vous nomme donc, à l'essai, Commandant de la station; si, à mon retour, je ne trouve aucune raison de regretter cette nomination, j'aurai le plus grand plaisir à vous exprimer ma satisfaction, et à faire connaître ce résultat au Comité.

Comme il s'agit d'un poste très important et qu'il est absolument nécessaire, pour la sécurité de la station, des caravanes et des individus à la recherche de nourriture, que vous gouverniez avec une extrême prudence, j'ai pensé que le mieux serait de vous écrire quelques suggestions destinées à encourager et à renforcer la cordialité et la bonne volonté devant régner entre vous-même et les indigènes.

Le chef de cette station doit faire preuve de certaines qualités, telles la patience, le bon caractère et la sociabilité, qui, si vous les possédez, rachèteront largement le manque de certaines autres.

Si vous manquez de patience, ou si vous êtes « Mpuru », comme disent les indigènes, ceux-ci ne vous rendront pas visite; un rapport à ce sujet sera transmis à toute la région et l'influence que nous possédons actuellement sera perdue en moins de temps qu'elle n'a été gagnée. Si, au contraire, les indigènes vous estiment patient et viennent vous voir, vous devrez vous résoudre à faire preuve de bon caractère. Ils badineront avec votre temps, musarderont à propos d'affaires d'infime importance, mais Ils noteront sévèrement toute manifestation de mauvaise humeur et leur confiance en vous fondra à l'instant. Vous pourrez toujours couper court, sans ébranler le moins du monde cette confiance, à condition que vous soyez résolu à vous montrer de bonne humeur.

La dernière qualité, c'est-à-dire la sociabilité, est très précieuse. Vous pouvez avoir de la patience, et bon caractère, sans pour cela être sociable. Les indigènes sont soupçonneux, et lents à faire confiance aux Européens dont les coutumes, vêtements, couleur, paroles et gestes leur paraissent si étranges. Mais si vous êtes engageant, franc dans vos manières, offrant librement votre propre confiance, et si vous vous montrez sans contrainte, vous gagnerez rapidement leur bonne volonté et leur confiance. C'est à cela qu'une personne sociable pourra rapidement arriver.

Vous appartenez depuis assez longtemps à cette expédition pour avoir acquis une connaissance approfondie de la manière de négocier avec les hommes de couleur. Les indigènes ont besoin d'être traités autrement que vos propres hommes. Vos propres hommes savent qu'il y a une différence entre vous et eux; tout ce que vos noirs attendent, c'est de la bonté et quelque considération, étant sans secours et dépendant de vous.

Aujourd'hui tout va bien; il ne circule aucune rumeur de troubles ni de malentendus. Nous nous trouvons en parfaite harmonie avec les indigènes de toutes les nations, Bazombo, Bakongo, Bunbundu, Bateke et Wyyanzi. Nos propres hommes sont doux, dociles, traitables. Le négoce a débuté de façon satisfaisante et si vous examinez mes notes, vous remarquerez qu'il offre une marge de profit. Votre station est bâtie; vous avez une grande maison; il y a longtemps que votre village a été complété; vos jardins et vos champs ont été plantés. Si, à mon retour, je trouve que tout continue de la même et heureuse manière, j'aurai toute raison d'être satisfait du choix du Colonel.

Veillez trouver ci-après les tâches mineures sur lesquelles je désire attirer votre attention. .../...

